

Depuis le comptoir s'éleva un murmure chuintant qui attira l'oeil de Leër. Elle se redressa légèrement tout en tendant le cou dans la direction des sons et demanda au groupe de personnes, des hommes d'une quarantaine d'années environ dont la plupart portait ces couvre-chefs gris et mous écrasés sur leur front qui témoignaient d'une calvitie qu'ils avaient encore du mal à assumer, ce qui avait attisé leur échange. Aucun d'eux ne répondit tout d'abord, sans doute par crainte de se voir, tout comme la famille Pertuis plus tôt dans la soirée, de devoir quitter la taverne pour avoir interrompu le récit de l'ambassadrice. Néanmoins, après que Leër leur eut assuré qu'elle était simplement curieuse de leurs propos, celui qui se trouvait le plus à gauche, un homme dont la peau était piquetée de taches plus brunes que ne l'était déjà sa peau et dont les yeux bleu pâle étaient ainsi particulièrement mis en valeur, prit son chapeau entre ses mains et commença à parler:

«On est désolé, Dem Ambassadrice. On voulait pas vous interrompre. C'est juste qu'on a plusieurs fois entendu parler des Nomolyths dans les histoires, mais y a jamais personne qui dit la même chose que l'autre. Parfois, ils sont immenses et très musclés, comme si c'était des bêtes comme on dit qu'il en existe dans les Terres Sauvages, ou alors ils sont petits et leur armure c'est juste pour compenser, ou ils sont fins comme des brins de blés. Y a jamais personne qu'est d'accord avec les autres. Alors on s'demandait ce que vous alliez dire, vous.»

Les lèvres de Leër s'arquèrent à cette conscience du détail. Oui, c'était vrai, elle avait pu le constater par elle-même: aucun récit ne disait la même chose sur l'apparence physique des Nomolyths. Chaque conteur avait sa manière à lui de dépeindre les envahisseurs, selon le ton qu'il voulait donner à son histoire. Elle avait tout entendu, du plus crédible au plus incroyable, et parfois même des choses foncièrement stupides.

«Si cela peut vous... rassurer, je ne vais pas me lancer dans une description rocambolesque des ennemis. Tout simplement parce que cela ne fait pas partie de mon histoire. Je ne vous donne ici que le point de vue d'Odia, et Odia n'a jamais rien vu d'autre que ce que je m'appête à vous décrire. Néanmoins, si cela peut vous faire plaisir, je peux vous dire ce que je sais sur eux.»

Dans la foule, un mouvement d'excitation se répandit à cette offre qui venait de leur être faite, mais Leër la dissipa d'un mouvement de la main: «Attendez avant de vous emballer. Ce que je sais n'a rien à voir avec ce que vous imaginez. D'après ce que j'ai appris de la part de plusieurs personnes qui ont participé à la Guerre, personne ne sait à quoi ressemble les Nomolyths.

- Personne?» ne put s'empêcher de répondre un voix dans la salle.

«Personne. Aucun corps n'a jamais été retrouvé, ni même aucune tombe. Tous les Nomolyths qui sont tombés au combat durant les quatre ans qu'a duré la guerre ont toujours été récupérés par leurs semblables. La rumeur qui circulait à l'époque voulait que les Nomolyths se nourrissent des corps de leurs semblables, mais nous n'avons aucune preuve de tout cela. Aucune!» insista-t-elle afin de bien être certaine que cette idée n'était pas mal comprise. «Ce que je pense, et cela n'engage que moi, c'est que les pratiques funéraires des Nomolyths impliquent non seulement la présence du corps du défunt, mais aussi sa destruction lors de cette pratique, comme une immolation, par exemple. Une destruction par le feu» précisa-t-elle au vu de certains regards inquiets qui avaient éclot face à elle. «On ne sait donc pas à quoi ressemble nos ennemis. Personne dans les Cinq Royaumes ne le sait.

- Ça voudrait dire qu'ils pourraient être parmi nous?» dit quelqu'un dont le ton de voix trahissait une crainte presque paranoïaque.

«C'est peu probable. Vous avez vu à quel point les races des Cinq Royaumes sont dissemblables les unes des autres? Il suffit de faire une centaine de kilomètres au sud pour se trouver chez les Oktaros qui sont beaucoup plus petits que nous et dont la peau est bien plus étincelante que la nôtre. Et si on va au nord, jusque dans la patrie de notre camarade et Agent de la Guilde ici présent, les Wujooms sont physiquement plus différents encore. Non. Je suis quasiment certaine qu'il n'y a rien à craindre sur ce point. Si des Nomolyths étaient présents sur le territoire des Cinq Royaumes, nous le saurions.»

Dans la salle, la tension qui avait failli naître à cette supposition se dissipa presque entièrement. Bien entendu, la faire disparaître entièrement aurait relevé du miracle, et Leër ne s'était pas attendue à parvenir à cela. Ce qui comptait, c'était que, pour la plupart de son auditoire, ses paroles avaient été acceptées sans condition, et leur curiosité satisfaite. Elle allait donc pouvoir reprendre son histoire.

Ari n'eut que le temps de rouler sur elle-même. La trappe fut prise d'un tremblement qui martela les tympanes des occupants de l'abri avant d'être arrachée comme si elle n'avait été faite que bois pourri, et dans l'espace désormais ouvert, une forme colossale apparut. Odia tenta de fixer son attention sur cette forme qui les surplombait, mais ce que ses yeux lui rapportaient défiait toute logique, toute réalité. Ses pieds, ou tout du moins ce qui aurait dû être ses pieds, avaient l'apparence d'énormes sabots forgés dans un métal sombre à l'éclat sanguin

de l'arrière desquels des protubérances vermiformes, comme des serpents entremêlés, jaillissaient pour se répandre le long de la racine de ce qui tenait place de mollets, mais dont la multiplicité des angles, tels de dizaines de miroirs qui auraient été assemblées de façon chaotique, reflétait l'espace tout autour, le déformant de manière grotesque, presque malade. Mais ces vers ne s'arrêtaient pas là: ils ressortaient, plusieurs centimètres plus haut, plus lourds, plus vivaces encore, et grimpaient, pénétraient, s'entortillaient de toute part pour se rejoindre au niveau des genoux dans lesquels ils paraissaient plonger avidement avant d'en ressortir et de remonter, dans une même danse macabre, dans des cuisses plus épaisses encore que ne l'auraient été celles du plus robuste des taureaux, pour disparaître dans les hanches et le buste incommensurablement puissant de ce titan de platine. La partie supérieur du monstre n'en était pas moins effrayante: son torse, fait de la même matière lisse et glaciale que le bas de son corps, était démesurément large, plus large encore que n'importe quelle forme de vie qu'Odia avait jamais contemplé durant son existence; ses bras, aussi imposants que ses cuisses, percés comme l'étaient ses jambes, étaient ornés au niveau des coudes et des poignets, d'excroissances acérées qui semblaient pouvoir percer le coeur même d'une montagne; mais le plus terrorisant, ce qui éveillait le plus l'effroi dans le regard d'Odia, c'était ce qui semblait faire office de tête à ce monstre sans chair, car au-delà des épaules, sur ce qui devait être son cou, une structure bréviligne et octogonale, comme si deux pyramides quadrangulaires avaient été posées l'une sur la base de l'autre et dont les angles avaient l'apparence de pointes, était couverte d'orbites plates animées de lueurs erratiques qui ne surmontaient aucune bouche, comme si la parole n'avait aucune utilité pour elle, comme si la force brute dont elle disposait et la violence dont elle faisait usage étaient les seuls langages dont elle avait besoin.

D'un bond, la forme se jeta dans l'espace qu'elle avait créée, faisant fi des trois mètres qui la séparait du sol de l'abri, et y atterrit dans un fracas assourdissant qui faillit transpercer les tympans d'Odia. Au milieu du groupe, la forme les fixait, immobile, impassible, inébranlable, comme si ce qui se trouvait face à elle n'existait pas, comme si les personnes qui se trouvaient face à elle n'étaient rien d'autre qu'un bruit grinçant dont la source devait être éteinte.

Malgré la terreur que lui inspirait alors cette créature innommable, Odia ne put s'empêcher d'en observer les mains, et le frisson dont elle fut parcouru à leur découverte fut plus intense encore que tout ce qu'elle avait ressenti depuis son apparition, car ces mains, qui semblaient elles aussi constituées de ce même métal inaltérable dont était composé tout son

corps, était fondamentalement les mêmes que les siennes, des mains à cinq doigts et aux pouces opposables, des mains faites pour saisir, pour façonner et créer mais qui, sur elles, ne pouvait avoir d'autre but que de détruire tout ce qui passait à leur portée.

La chose fit alors un pas, et lors de ce pas un bruit étrange émana de ses articulations tandis que la terre tremblait sous le poids de son pied. Il avançait, ou plutôt il pivotait, afin observer tout ce qui se trouvait autour de lui, tel un prédateur qui aurait été lâché dans une fosse garnie de ses proies de prédilection. D'un mouvement pesant bien que fluide, il s'approcha de la gouvernante, d'Olida Ter et d'Ari qui tenait toujours contre elle l'enfant qu'elle avait voulu sauver et s'immobilisa un instant face à eux comme s'il tentait d'évaluer la menace qu'ils pouvaient représenter pour lui, puis il pivota à cent quatre-vingt degrés aussi facilement que s'il avait été fait de chair et de sang pour se tourner vers le vieil homme, Gavot Pla et Odia, se dirigea vers eux avec la lenteur de l'inéluctable, et baissa sur eux cette tête qui ne contenait aucun semblant d'humanité qui s'anima d'une vague multicolore dans laquelle le doré et le sang, telles des flammes, dominaient. Immédiatement, sa carrure déjà immense se fit plus imposante encore, ses bras se tendirent devant lui, découvrant à la racine de son poignet une sorte de tube de la couleur de l'obsidienne dans la direction du groupe. Depuis l'extrémité du tube, un pétilllement de couleurs multiples apparut un instant avant de jaillir en une gerbe éclatante qui les aurait tous atteints si Ari, ayant jeté l'enfant dans les bras de la gouvernante, ne s'était pas jeté sur le faîte de l'ennemi pour en saisir sa tête et la tirer à elle de toutes ses forces. L'être, pris de court, bascula en arrière et chuta sur le sol, manquant de peu d'écraser Ari qui, plus par réflexe qu'autre chose, s'était détachée de la structure d'un saut et roulait sur elle-même avant de reprendre position, prête à poursuivre l'assaut qu'elle avait déclenché. Au-dessus de la tête d'Odia, là où le rayon avait rencontré la matière, deux lèvres béantes et incandescentes laissaient s'écouler un liquide brûlant de roche en fusion qui, bien qu'il tomba à deux doigts de la servante, n'en brûla pas moins la peau de sa main. Odia se projeta en arrière, insensible à la douleur, terrifiée par ce qui serait advenu d'elle si Ari n'était pas intervenue, et alla se plaquer contre le mur le plus éloigné de la créature qui avait failli mettre fin à sa vie.

Malgré sa masse gigantesque, le monstre que l'intervention d'Ari avait fait s'écraser sur le sol se redressa en un instant, pivota et balaya l'air devant lui de son arme en direction du lieu où, une seconde auparavant s'était tenu la gouvernante, Olida Ter et la Matapi, ouvrant une plaie enflammée dans le mur dans laquelle bourgeonnèrent des fleurs de magma qui éclatèrent immédiatement, projetant des noyaux de feu tout autour d'elles. Ari, qui s'était glissée

sur la droite du monstre juste avant qu'il ne lance sa seconde attaque, sauta sur son adversaire, feulant de toute la colère qui l'habitait. L'autre réagit en lançant son poing gauche vers elle. Sa vitesse fut telle que la Matapi ne l'évita qu'au dernier moment, prit appui sur le bras tendu autour duquel elle s'enroula comme une couleuvre et lui asséna un coup de genou à la base du cou, mais son coup rebondit comme si elle avait frappé un mur de pierre et elle chuta sur le flanc, ses mains autour de son articulation, son visage crispé par la douleur.

De l'ennemi sortit alors un son horriblement guttural qui semblait devoir être un rire mais qui, pour Odia, résonna comme l'aurait fait un vent violent entre des planches de bois disjointes par le temps, et tandis qu'il continuait d'émettre ce son d'outre-tombe, il se pencha sur Ari, l'empoigna de sa main droite au niveau du cou et arma son bras gauche, prêt à lui asséner un coup qui ne pourrait être que meurtrier.

Ari se débattit. Elle tenta de se libérer de l'emprise du colosse, agitant et contorsionnant tout son corps comme une anguille qui aurait été saisi aux branchies, sans y parvenir. Ses griffes sorties dans un ultime recours à toute la sauvagerie qu'elle pouvait exprimer, elle fouettait ce membre imperturbable qui l'emprisonnait sans que le monstre ne semble souffrir d'aucune gêne, le mordait sans y parvenir, produisant des sons insupportables, comme seul le crissement du verre sur du verre peut provoquer, en un déferlement de crissements suraiguës qui firent jaillir des larmes des yeux de toutes les personnes présentes, car aucune d'elles ne pouvaient supporter le spectacle qui se déroulait devant eux, mais tous savaient que, quoi qu'ils tentent de faire, rien ne pourrait influencer la conclusion inéluctable de cet affrontement.

Pourtant, le monstre ne décocha pas immédiatement son coup. À la place, il demeura immobile, son poing figé au niveau de sa tête, comme si le comportement de sa future victime semblait l'amuser, ses épaules seules, se surélevant sur la cadence d'un amusement enfantin, témoignant du plaisir qu'il semblait ressentir.

C'est alors qu'Ari cessa tout mouvement et que sur son visage un sourire carnassier étincela. En une seconde, elle plongea sa main droite dans son dos et l'abattit au niveau de l'articulation de l'index du monstre. L'instant d'après, la créature libéra son étreinte tandis que son ricanement se métamorphosa en un cri de douleur auquel se mêlait une surprise impossible. Le monstre voulut abattre son poing à l'endroit où se trouvait Ari mais la Matapi ne lui en laissa pas le temps: de toutes ses forces, elle plongea la lame qui brillait dans sa main droite dans un interstice invisible entre le cou et la tête sur plusieurs centimètres. Le monstre baissa la tête, et

dans un claquement cristallin l'arme d'Ari se brisa, ne laissant dans sa main qu'une garde rectangulaire et un fragment d'acier tranché net. Sans attendre, Ari se ramassa sur elle-même, sauta sur une étagère qui se trouvait sur sa gauche et se servit de cet appui pour sauter au-dessus de son adversaire, se retrouvant une seconde fois sur la tête de l'ennemi qui se trouvait à présent juste sous l'ouverture qui avait été auparavant la trappe de leur refuge, et saisit à pleines mains les câbles qui partaient des trapèzes pour s'enfoncer dans la nuque et les tira à elle de toutes ses forces dans un hurlement de puissance et de rage invraisemblable. Des gerbes d'étincelles d'un bleu métallique jaillirent de ses mains tendues vers le ciel et Ari, son regard empli de violence dirigé vers celui qui était devenu sa proie, cria une nouvelle fois, prête à plonger la foudre que contenait ses poings au coeur même de son ennemi.

«Ari était une mage!?»

Penché en avant sur la place qui lui faisait face, les yeux démesurément ouverts sous le coup de la surprise qui l'avait fait jaillir de sa chaise, l'individu qui venait d'intervenir n'était qu'un fragment de l'effet qu'avaient provoqué les derniers mots de l'ambassadrice. Dans toute la salle, les mouvements des corps autant que les messes basses qui se répercutaient tout autour d'elles comme autant de coups de tonnerre manifestaient l'ahurissement unanime du public face aux propos de Leër. Jamais personne n'avait mentionné pareille présence dans le récit d'Odia.

«Mais pourquoi personne n'a jamais parlé d'elle?» interrogea une voix perdue dans le brouhaha ambiant.

«Selon moi» dit Leër suffisamment fort pour que ses mots couvrent le chahut, «il existe deux raisons à cela, la première étant en lien direct avec la seconde. Tout d'abord, parce qu'il fallait que l'histoire place Netzâ au centre du mouvement initial de résistance, car Netzâ était un assassin, un individu qui, à la base, n'a que faire des règles et ne se soucie de personne d'autre que de lui-même. Si un être tel que lui choisissait de prendre les armes et de s'opposer aux Nomolyths afin de permettre à une petite servante sans valeur de pouvoir fuir, cela signifiait que la menace que les Nomolyths représentaient était plus importante que n'importe quelle considération de classe ou de races. En mettant un assassin sur le devant de la scène, ce n'est pas un peuple ou une Guilde qui est mis en valeur, mais la volonté d'aller contre toutes les différences et toutes les règles pour réussir à vaincre. Et l'effet que ce récit a eu est la preuve que ce choix a été extrêmement judicieux. Lorsque les Royaumes ont appris l'existence de la

menace Nomolyth et ce qu'avait soit disant fait Netzâ pour permettre à Odia de la révéler au grand jour, personne n'a hésité un instant.

- Mais ça aurait été la même chose si ça avait été Ari» gémit une autre personne de l'assemblée, visiblement troublée de découvrir que l'histoire qu'elle chérissait n'était pas telle qu'on lui avait auparavant contée.

«Sans doute, mais le *problème*, même s'il n'en est pas vraiment un, du personnage d'Ari est qu'elle avait suggéré de fuir plutôt que de combattre. Bien entendu, sa décision était la plus judicieuse au vu de la situation dans laquelle elle se trouvait, mais on ne fait pas un récit de propagande guerrière avec un personnage qui agit comme elle l'avait suggéré. C'est pour cela que la décision a été prise de transformer l'histoire originale pour mettre en lumière les prouesses guerrières de Netzâ à la volonté de protection d'Ari. Pourtant, vous verrez bientôt que Ari n'était pas uniquement soucieuse de sauver des vies. Elle était *féroce*, bien plus féroce que beaucoup de soldats des Cinq Royaumes, à tel point que le récit de son combat n'a jamais été retiré de la version officielle de l'histoire. Plus encore, il a été conservé dans son intégralité. Seule son origine a été changée.»

Lorsqu'elle eut prononcé sa dernière phrase, la tempête qui sévissait déjà dans la taverne se mua en ouragan, car tous avaient compris: le combat épique qu'ils avaient toujours crû appartenir à Netzâ n'avait jamais été à nulle autre qu'à Ari.

Leër savoura cet instant, ce moment où un mensonge depuis longtemps sécularisé s'effondre pour laisser place à la vérité. Bien entendu, elle savait que ce qu'elle venait de révéler aurait des retombées sur la confiance que les habitants d'Élavilin-Sud accordaient à la Haute-Seigneurie. Ce mensonge, qui leur avait été répété encore et encore pendant des décennies, avait éclaté au grand jour et provoquerait une remise en question de tout ce que les instances officielles du Royaume leur avait transmises jusqu'alors. Mais elle n'oubliait pas, et eux non plus n'oublieraient pas, que la vérité leur avait été également transmise par un membre de ce même gouvernement. De tout cela, elle espérait qu'il en naîtrait le besoin du doute, autant de ce qui leur était conté que de son origine. Certainement pas chez tout le monde, elle n'était pas dupe. Mais certains et certaines douteront, à commencer par ces deux fillettes pétries de curiosité qui, dès le premier instant, avaient bu ses paroles plus que quiconque autour d'elles. Elles se souviendraient de cet instant où une salle tout entière avait réagi à un récit dont ils n'avaient jamais remis en question la véracité simplement parce qu'on leur avait dit qu'il était vrai, et elles s'assureraient de ne jamais tomber dans ce même piège qui avait floué l'intégralité

des Cinq Royaumes, Leër en était certaine.

Cependant, avant de reprendre le fil de son histoire, l'ambassadrice jeta un regard discret à une autre personne de l'assemblée: dans son coin de salle, la capuche rabattue derrière lui, l'agent de la Guilde l'observait. Cependant, plutôt que d'y lire ces mêmes émotions qu'elle avait confirmées chez les autres membre de son public, elle vit en lui quelque chose de plus qu'elle ne comprit pas immédiatement. Ce ne fut qu'au mouvement de la langue du Wujoom, un frétillement mêlé à un sifflement grinçant qu'elle saisit toute l'importance de ce qu'elle venait de lui révéler: il était effaré, et cela ne pouvait signifier qu'une seule chose: il n'avait véritablement jamais eu connaissance du rôle d'Ari dans le récit d'Odia, alors même qu'elle faisait partie de sa Guilde, et tandis qu'ils se regardaient, tous deux sentirent qu'ils se posaient la même question, tout comme ils savaient qu'ils ne pouvaient se permettre de l'énoncer à haute voix.

«Maintenant, laissez-moi vous faire le récit, le véritable récit, du premier combat des Cinq Royaumes contre l'envahisseur Nomolyth!»

À peine eut-elle prononcé ces paroles que le silence de nouveau tomba autour d'elle. Des mains se levèrent et des doigts claquèrent pour attirer l'attention du Tavernier mais, tout comme ses clients, il ne regardait plus que Leër, comme si le destin du monde reposait sur le récit qu'elle s'apprêtait à leur faire.

Ari avait les poings dressés au-dessus d'elle, prête à plonger la foudre au coeur de son ennemi, mais elle n'en eut pas le temps. Depuis l'extérieur, une main semblable à celle de son adversaire lui saisit le bras et la souleva hors de vue des réfugiés, et pendant un instant, tout sembla figé dans le temps. Cependant, moins de deux secondes plus tard, son corps traversa l'ouverture, projeté comme si Ari n'avait été qu'une simple poupée de chiffons, hors de la vue de tous. C'est alors qu'un second être, en tout point semblable au premier, apparut. Il se pencha dans l'embrasement de l'abri, des lumières vives parcourant sa tête, et prononça ce qui devaient être des mots à l'adresse de son camarade. L'autre, diminué par l'assaut d'Ari, émit à son tour un son, ce dernier si plein de douleur et de colère que personne ne se méprit sur la nature de ses paroles. Sa fureur était immense. Il frappa le sol de sa main valide avec une telle violence que l'impact forma un cratère autour de son poing. Il se redressa en prenant appui sur son genou de sa main valide et se hissa au-dehors, décidé à prendre sa revanche sur celle qui l'avait humilié. Sous son poids, les parois de métal qui supportaient la porte plièrent mais tinrent bon et il sortit,

laissant derrière lui le reste du groupe qui avait perdu toute importance à ses yeux. À sa place le second géant arriva, et si ce n'était l'enchaînement des événements, personne n'aurait pu les distinguer l'un de l'autre. C'était exactement la même forme, la même masse, les mêmes couleurs, la même impression de puissance insurpassable. Le doute n'était plus permis: ces êtres contre lesquels Ari était en train de se battre n'étaient pas des créatures à l'apparence indéchiffrable mais des guerriers recouverts d'une armure comme jamais personne dans les Cinq Royaumes n'en avait contemplé auparavant qui se tenaient devant eux.

Le nouveau soldat regarda tout autour de lui, jugeant sans doute les capacités de chacun, puis sans un soupçon d'hésitation il pointa son bras droit vers le groupe d'Odia, mais il ne tira pas. Derrière lui, un bruit lourd de métal venait de retentir, arrêtant net sa volonté. Il prononça un son, sans doute un appel à son partenaire, sans qu'aucune réponse ne lui parvienne en retour. Il pivota, faisant face à la direction vers laquelle il avait jeté Ari et s'éleva pour voir ce qui se passait.

Ce qui suivit ne fut jamais très clair à Odia. Elle essaya à de nombreuses reprises de me le décrire mais elle ne le put jamais vraiment. L'énorme combattant était devant elle, dos à elle, prêt à réagir à sortir de l'abri pour aider son comparse, lorsque la partie supérieure de son corps fut enveloppée dans un torrent de lumière. Un hurlement dans lequel était contenu autant de colère que de surprise retentit et, dans un claquement semblable à une feuille de métal qui aurait été froissée et déchirée par une force incommensurable, l'énorme soldat bascula en arrière et s'écrasa, inerte, au milieu des survivants éberlués. De l'endroit où la partie supérieure de l'armure avait été déchirée, deux liquides s'écoulèrent, l'un rouge, l'autre blanc, et formèrent autour du cou exempt de tête une flaque à l'odeur putride étonnement onctueuse.

Face à cette vision à mi-chemin entre le cauchemar et la rédemption, les rescapés n'osèrent bouger. Était-ce la réalité? Chacun observa ses voisins, incapable de croire que ce monstre qui semblait, encore quelques seconde, invulnérable, était mort.

Surmontant la peur qu'il ressentait, Seur Cin Vaaler s'approcha avec prudence de la lourde armure, la contournant sans oser la toucher. Poussée par une volonté étrange, Odia s'approcha également de lui et se pencha pour être le plus proche du trou béant qui venait d'être pratiqué, découvrant dans l'ouverture tout un réseau serpenteaire indéchiffrable qui plongeait hors de vue dans la structure.

«Est-ce que c'est... vivant?»

- Tu veux dire, ce qu'il y a dans l'armure? Je pense que oui» répondit Seur Cin

Vaaler.

C'est alors qu'auprès d'Odia Pavel Tel apparut. Sans que quiconque ne s'en soit rendu compte, prisonniers qu'ils avaient été de l'horreur de ce qui venait d'arriver, il avait repris conscience et s'était pelotonné dans un coin de la pièce jusqu'au moment où le seconde soldat avait été frappé par la mort. Son père se jeta sur lui et l'embrassa de tout son coeur, mais le jeune garçon ne s'en soucia pas. Saisi par l'étrangeté de ce qu'il avait devant lui, il en touchait différentes parties, tapotait certains points, en pressait d'autres de sa paume ouverte pour en comprendre la forme et la nature. Il levait certains éléments, les tournaient, les contournaient. Dans son attitude tout entière la fascination l'emportait sur la terreur. Tandis qu'il tournait le lourd poignet droit, il révéla une lumière clignotante verte et jaune. Il se pencha sur elle, passa sa main dessus. La lumière se trouvait *dans* l'armure, comme si c'était le métal lui-même qui l'émettait.

«Qu'est-ce que cela» demanda-t-il a voix haute. «Comment du métal peut-il émettre de la lumière...?»

- Aucune idée» lui répondit son père qui, en voyant l'attitude de son fils, avait retrouvé une partie de sa passion pour les systèmes mécaniques. «Comment peut-elle même exister à cet endroit? C'est fascinant! Olida Ter, aide-nous!» cria-t-il presque à l'intention de sa fille, mais cette dernière n'était déjà plus dans la salle. La moitié de son corps suspendue dans les airs, elle tentait désespérément de sortir de l'abri, poussant de toutes la force de ses bras pour se hisser à l'extérieur.

«Mais que fais-tu donc? Reviens ici tout de suite!» lui cria son père.

«Ari! Ari est blessée!»

Immédiatement, Gavot Pla laissa tomber l'armure et vint se placer sous sa fille, plaçant ses épaules sous ses jambes afin de lui permettre de sortir entièrement, puis il se tourna vers Odia et lui ordonna de sortir aider sa fille.

Moins de trente secondes plus tard, Odia était dehors. Elle se leva, s'élança, trébucha, se rattrapa, courut vers Olida Ter qui était à côté du cadavre d'un premier guerrier qui gisait, inerte, affalé sur le dos avec, à la base de sa gorge, la garde de l'arme d'Ari qui dépassait, couverte de sang, et tentait de le soulever sans y parvenir. Odia se lança au côté de sa jeune maîtresse et, de toutes leurs forces, elles parvinrent à soulever la lourde armure. Sous elle, la Matapi, dont le visage était barré d'une ligne de sang qui partait du haut de son crâne pour se rendre jusqu'à la base de sa mâchoire, poussait elle aussi l'armure de toutes ses forces afin de

s'en dégager. Lorsque, enfin, elle eut assez d'espace pour s'en extirper, elle poussa un cri qu'elle accompagna d'une pression plus forte encore et d'un coup elle fut libérée, massée en boule entre les deux jeunes humaines qui laissèrent retomber le cadavre de leur adversaire dans un bruit d'acier creux.

«Merci, mes belles» dit la Matapi tout en massant sa cheville droite. «Je n'y serais jamais parvenu sans votre aide. Et je vais en avoir besoin, une fois encore. Dans sa chute, il m'a écrasé le bas du pied. Ce n'est pas cassé, mais je vais avoir besoin d'un peu de repos si je ne veux pas être un poids durant notre fuite». Puis elle se releva tandis qu'Olida Ter et Odia se plaçaient sur ses côtés afin de la soutenir durant le trajet vers leur refuge.

«C'est incroyable ce que tu as réussi à faire, tout à l'heure», lui dit Olida Ter, les yeux pétillants d'admiration.

«Merci. Si j'avais su qu'il existait des adversaires aussi fantastiques et que je serais amené à les combattre, j'aurais pris mes cours de combat plus au sérieux» plaisanta-t-elle un instant tout en clopinant. «Chacun d'eux aurait donné du fil à retordre même au plus fort des Matapis que je connais. Heureusement, je pense qu'ils m'ont sous-estimée. Autrement, je n'aurais eu aucune chance contre eux.

- Qui sait, peut-être que c'est leur trop grande confiance en eux qui nous permettra de nous échapper sans encombre» glissa Olida Ter sur un ton duquel jaillissait un semblant d'espoir.

«Je l'espère aussi, mais nous ne devons pas fonder notre fuite sur cela. Peut-être n'avons-nous que de la chance...»

Ari cessa de bouger, et dans son regard, le peu d'espoir qu'elle avait glané d'avoir survécu à son affrontement s'évapora.

Face à elles, à approximativement une vingtaine de mètres d'elles, deux nouveaux soldats venaient de faire leur apparitions et se dirigeaient droit dans leur direction.

«Mes belles» chuchota Ari tout en ramenant ses bras contre son corps, libérant ainsi Olida Ter et Odia de son poids, «allez vous mettre à l'abri.

- Ari... tu n'es pas en état de te battre» lui lança Olida Ter d'une voix presque implorante.

«Je pense qu'ils s'en moquent» lui répondit Ari avec un rire sans joie. «Et cette fois, ils ne me sous-estimeront pas.

- On peut t'aider! Laisse-nous t'aider!» la supplia Olida Ter.

«Vous ne pouvez pas m'aider» lâcha la Matapi, impérieuse. «Pire. Vous allez me gêner. Arrêtez de faire les petites filles gâtées et foutez le camp!» leur ordonna-t-elle tout en plongeant la main dans la petite sacoche qui pendait toujours à sa taille pour en ressortir une fiole à peine plus grosse qu'un doigt qu'elle porta à sa bouche et dont elle avala le contenu d'un trait. Une seconde plus tard, elle posait un genou à terre, une expression de dégoût plaquée sur son visage. Des grognements sortaient du plus profond de sa gorge, semblables à ceux qu'un animal sauvage aurait émis, les yeux rivés sur un adversaire qui menacerait son territoire. Elle serrait les poings si fort que les muscles de ses avant-bras transparaisaient sous son pelage dressé. Puis elle releva la tête, son regard plaqué sur les deux soldats qui avaient continué leur avancé vers elle, leur bras droit pointé dans sa direction, lui faisant face comme si elle était leur ennemi héréditaire. Pour Odia, la douce et bienfaitante Ari n'existait plus. L'être ramassé sur lui-même, qui transpirait le besoin de violence n'était plus Ari. C'était autre chose, quelque chose qui avait renoncé à toute forme d'humanité pour n'être plus qu'une machine à tuer.

Puis, Ari disparut.

Elle venait de s'élancer vers ses proies.

Là où elle s'était trouvé, une ligne de feu avait été tracée.

Le combat venait de commencer.

«Ne restons pas là!» vociféra Olida Ter en attrapant Odia par le bras. «C'est beaucoup trop dangereux!»

Mais Odia était incapable de bouger. Elle était hypnotisée par le spectacle qui se déroulait devant elle.

En un instant, la Matapi s'était ruée sur ses ennemis, esquivant chacun des projectiles qu'ils lançaient vers elle, feignant, sautant, contorsionnant son corps comme s'il avait été uniquement fait de tendons et de nerfs vrillant, roulant, se rétractant au dernier instant avant de bondir de nouveau vers eux à une vitesse qu'Odia n'aurait jamais imaginé pouvoir être atteinte par un être vivant puis, lorsqu'elle arriva enfin au contact de ses adversaires, la furie qu'était Ari se libéra entièrement. Un cri déchirant surgit de son corps tendu à l'extrême, sa main droite projetée en avant, ses griffes étincelant l'espace d'un battement de coeur, droit dans l'espace où elle avait plongé sa dague durant son précédent affrontement et, alors que ses doigts pénétraient la faille, elle bascula vers le haut, s'enroula autour du casque qu'elle tira de toutes les forces de son bras attaquant, dégageant ainsi un interstice dans lequel elle plongea son autre main. Elle plaça alors ses pieds sur les épaules de sa proie, et dans un râle qui sonna comme un

appel au néant, elle tira de toutes ses forces. Sous elle, la créature hurla, agitant ses bras tout autour de sa tête pour tenter d'en extirper la bête qui s'y trouvait mais Ari lui était inaccessible. La configuration même de l'armure la protégeait de toute tentative provenant de son porteur.

D'un coup, tout autour du casque, des étincelles d'un éclat de métal jaillirent, les genoux d'Ari se déplièrent de plus en plus, son râle devint un feulement. L'acier cédait sous la force de la Matapi.

C'est alors que le second combattant, d'un bond qui semblait impossible pour une telle masse, vint abattre son poing là où Ari, une demie seconde auparavant, s'était trouvée. Plus haut encore que son second adversaire, son corps presque à l'horizontal par rapport au sol, sa main de nouveau logée dans sa sacoche, elle semblait être en suspension dans l'air, comme si la gravité elle-même craignait de rentrer en contact avec elle. Elle sortit ensuite sa main, une nouvelle fiole luisante entre ses doigts qu'elle lança de toutes ses forces sur ses ennemis tout en se ramassant en boule pour absorber la puissance de son lancer. La fiole fendit l'espace entre elle et eux, trop vite pour que quiconque puisse l'observer, et vint s'écraser à l'endroit même où le casque du premier attaquant s'était désolidarisé du reste de son armure. Une pluie de cristal s'éparpilla tout autour de lui, un hurlement de douleur comme jamais Odia n'en avait entendu auparavant se sur-imprima à la démence du combat, et l'armure tomba, face contre le sol, inerte à jamais.

Moins de trente secondes s'étaient écoulées depuis le début du combat et déjà, un des attaquants était mort.

Ari atterrit à quelques mètres de sa victime. Écrasée sur elle-même, sa jambe droite tendue sur le côté, ses mains comme plantées dans le sol, gainée, prête pour la deuxième phase du combat. Face à elle, son second adversaire était tout entier tourné vers elle, la main gauche tendue vers Ari, le bras droit formant un angle droit, prêt à frapper.

Les deux ennemis s'observaient.

Odia voulut crier quelque chose à Ari, l'encourager, mais l'attitude d'Olida Ter l'en dissuada. Une main tremblante plaquée sur sa bouche, des larmes débordaient de ses yeux tandis qu'elle murmurait le nom de la Matapi.

Odia ne comprit pas tout de suite l'attitude de sa jeune maîtresse. Ari était en train de gagner. Elle ne pouvait que gagner, cela ne faisait aucun doute.

C'est à ce moment-là qu'elle remarqua à quel point Ari respirait fortement, à quel point ses muscles tremblaient de fatigue, à quel point les efforts qu'elle avait fournis pour venir

à bout de son premier adversaire l'avait vidée.

Pouvait-elle gagner? Pouvait-elle même combattre dans son état?

Et que pouvait-elle faire, elle, une humaine si frêle, si chétive, pour aider celle qui l'avait sauvée à deux reprises?

Alors même que ces pensées envahissaient Odia, l'ennemi se ramassa légèrement sur lui-même et bondit en direction d'Ari, avalant les mètres qui les séparaient comme s'ils n'avaient pas existé, décochant son coup avec une violence inouïe qu'Ari parvint à esquiver de justesse. L'instant d'après, le bras gauche de son adversaire décrivit un arc de cercle qui atteignit la Matapi à l'épaule gauche. Sous la puissance du coup, le corps d'Ari virevolta dans tous les sens avant de s'écraser sur le sol sur lequel elle continua de rouler avant de s'immobiliser, dos aux deux jeunes femmes, terrorisées par ce qu'elles venaient de voir.

En moins de cinq secondes, le combat avait changé de main.

L'adversaire se redressa, puis se dirigea vers Ari.

Elle ne bougeait toujours pas.

Les pas lourd de l'envahisseur résonnaient, inexorables, comme le glas qu'auraient fait sonner les déesses du destin.

Lorsqu'il fut arrivée au niveau de la Matapi, il se pencha, saisit la tête d'Ari dans sa main, souleva son corps comme s'il ne pesait rien jusqu'au niveau de son casque.

Ari avait les yeux boursoufflés et clos, la bouche entrouverte, les bras le long du corps, son bras gauche légèrement plus bas que le droit. Son visage était couvert de poussière et de sang. Ses vêtements étaient en lambeaux.

L'ennemi pivota sur lui-même et jeta Ari dans la direction d'Olida Ter et d'Odia qui se précipitèrent à sa rencontre. Le corps de la Matapi s'écrasa par terre, glissa sur quelques mètres avant de s'arrêter. Les deux humaines se jetèrent sur elles. Elles voulurent la secouer, l'aider à se réveiller, mais elles n'osèrent pas la toucher. De toutes parts, ses muscles tressaillaient, comme s'ils étaient soumis à des décharges erratiques. Elle souffrait. Immensément.

Les deux jeunes femmes se mirent à pleurer tandis que, tout bas, elles l'appelaient, murmuraient son nom entre deux sanglots. Devant elles, l'ennemi se rapprochait sur le même rythme que précédemment. Il avait vaincu, il le savait.

C'est alors que de derrière Olida Ter et Odia deux formes apparurent. Les deux hommes de la famille Cin Vaaler venaient de les rejoindre et faisaient front pour tenter de

protéger ce qui pouvait l'être.

«Papa! Papa tu es fou! Rentre! Va t'abriter!

- Pour laisser ma fille mourir avant moi? C'est hors de question. Peut-être ne serais-je d'aucune utilité, mais cela ne va pas m'empêcher d'essayer!

- Et puis, ne sous-estimez pas l'intelligence de notre père et la mienne, *mes* chères soeurs» compléta Pavel Tel d'une voix qui laissait percer une malignité délicate. «Notre père a plus d'un tour dans son sac.»

L'ennemi était à moins de trois mètres d'eux et continuait d'avancer tout en émettant ce son qui semblait être un ricanement à l'adresse de la scène qui se déployait devant lui, son bras droit de plus en plus levé devant lui, le tube qui sortait de son poignet prêt à déverser un torrent de chaleur qui réduirait les cinq corps présents devant lui à l'état de cendres incandescentes. Sans sembler être le moins du monde impressionné par le monstre qui le dominait de plus d'un mètre, Gavot Pla cin Vaaler raffermi sa stature, se tint aussi droit qu'il le put et tendit lui aussi sa main devant lui, la paume de sa main valide dirigée vers l'avant comme s'il interdisait au soldat de faire un pas de plus. L'ennemi s'arrêta alors durant une seconde, puis son corps tout entier s'arqua vers l'arrière tandis qu'un bruit incontestablement joyeux s'éleva de lui pendant une, deux, cinq longues secondes, comme si le spectacle qui se tenait devant lui était le summum de la loufoquerie.

Ce fut le moment qu'attendait Pavel Tel pour frapper.

D'un mouvement vif, une bouteille apparut dans sa main et fut projetée en direction de l'adversaire tandis que Gavot Pla se baissa, prit une pierre qui se trouvait jusqu'ici à ses pieds et la lança là où la bouteille se fracassa, puis il pivota sur sa jambe droite et vint protéger de son dos les corps d'Ari, d'Olida Ter et d'Odia. En un instant, l'armure entière fut englobée dans un torrent de feu. La créature qu'elle contenait se mit alors à rugir et à se débattre, frappant l'air devant elle de toutes ses forces.

«Vite, prenez Ari et courez!» hurla Seur Cin Vaaler à Olida Ter et Odia qui, hypnotisées par l'apparition des flammes, demeuraient immobiles, incapables de faire quoi que ce soit, excepté observer la scène qui avait lieu devant elles.

«Vite!» cria-t-il une nouvelle fois, et cette fois les deux femmes réussirent à réagir. Elles saisirent Ari comme elles purent et se mirent à courir en direction de l'abri, suivies de près par les deux hommes qui les pressaient de toute la force de leur voix.

Puis, d'un coup, une ligne de lumière frôla le flanc gauche d'Odia, et une gerbe de

liquide chaud aspergea son dos.

Elle s'immobilisa, terrorisée.

Du coin de l'oeil, elle pouvait voir la moitié du corps de Pavel Tel étendu sur le sol, découpé de haut en bas, calciné sur toute la longueur.

Derrière elle, le bruit des pas avait repris, plus lourd encore qu'auparavant, plus rapides également.

«Fuyez!» entendit-elle de derrière elle.

Elle tourna la tête, juste à temps pour voir l'ennemi asséner un coup de genou dans le ventre de Seur Cin Vaaler qui décolla à plusieurs mètres du sol, ses intestins volant plus haut encore, avant de s'écraser devant les deux jeunes femmes dans un bruit aqueux.

Gavot Pla Cin Vaaler venait de périr.

Odia demeura debout, ses yeux s'agrandissant jusqu'à ce qu'ils lui semblent sortir de leurs orbites, et du fond de sa gorge un cri de désespoir se déversa, encore et encore, comme s'il ne pouvait connaître d'autre fin que celle que lui apporterait la mort.

À côté d'elle, Olida Ter s'était emmurée dans le silence, un silence plus horrible encore que tous les cris qu'elle aurait pu émettre.

Olida Ter lâcha alors Ari et se tourna vers la créature qui la contemplait, son armure légèrement ternie par le feu qui l'avait englobé quelques dizaines de secondes plus tôt.

«Pourquoi vous faites ça, hein! Pourquoi?! À quoi ça vous avance de venir ici et de tout détruire et de nous tuer comme si nous n'avions aucune importance!? Pourquoi!? Pourquoi?!?!» et elle se jeta sur l'ennemi, frappant son armure de ses poings indolents qui rebondissaient comme un galet sur de l'eau encore et encore dans une ultime tentative d'extirper d'elle toute cette souffrance qu'elle ne pouvait plus contenir. Le soldat demeura immobile un instant, sans doute interloqué par ce qui était en train de se passer devant lui puis, d'un geste du bras gauche, il gifla Olida Ter dont le corps fut soulevé du sol par l'impact pour ensuite aller s'écraser, les yeux révulsés.

Odia était seule.

Face à elle, la ville s'étendait, cette ville ravagée par les flammes et le chaos qui avait été autrefois Ibael-Bourg.

Autour d'elle, ce qui avait été autrefois des maisons pleines de vie, des demeures qui avaient accueilli durant plusieurs générations certains des plus grands ingénieurs du royaume, des êtres d'exceptions qui avaient construit et perfectionné certaines des plus belles

machineries du pays, des génies dont la passion s'était répandue dans l'architecture jusqu'à faire de leur logis des laboratoires desquels étaient sorties les manifestations les plus invraisemblables de l'intelligence humaine étaient réduites à des amas de pierres noircies et brisées; dans ce qui avaient été des jardins, des restes d'arbres calcinés, déchirés, effondrés, s'étaient étalés sur le sol ou contre des résidus de haies qu'aucune feuille ne venait plus animer; au loin, elle pouvait même distinguer, sans qu'elle put en croire véritablement ses yeux, les restes d'une place de quartier où, à peine quelques heures auparavant, des étudiants et des apprentis s'étaient sans doute réunis pour échanger, partager, contester, repenser, former, créer des structures qui auraient peut-être rivalisés avec ce que les mythes des temps passés promulguaient de folie et d'impossible et, au centre de ce qui avaient été les façades de cafés et de tavernes, les arches qui ouvraient les rues qui partaient de cette place n'étaient plus que des arceaux défigurés, ramenés à l'état de simple agglomérat de roches. Au loin, une des tours à horloges qui avaient fait la réputation de l'architecture ibaloise, une flèche à la pointe légère, aux moulures et aux ornements superbes était éventrée, et tandis qu'Odia la regardait, cette tour de près d'une trentaine de mètres de haut commença à se déliter: les ardoises qui composaient son toit glissèrent les unes sur les autres comme de l'eau, puis le torrent se changea en avalanche et dans un ultime fracas semblable au son d'une cloche qui se fend, la tour se disloqua et s'effondra sur elle-même, ne laissant pour toute preuve de son existence qu'un nuage de poussière dont la couleur rappelait celle de la rouille.

C'est alors qu'Odia comprit, non pas simplement dans sa tête mais dans sa chair, qu'Ibael-Bourg ne se relèverait jamais de cette nuit qu'elle était en train de vivre.

Ibael-Bourg était détruite.

Elle se retourna. Le soldat était toujours là, la tête baissée. Il la regardait. Elle pouvait sentir la froideur de son regard malgré son casque. Elle pouvait sentir l'inutilité qu'elle représentait pour lui. À ses yeux, elle n'était rien. Elle existait à peine. Rien d'autre qu'une forme qu'il s'apprêtait à écraser.

Il leva son poing droit dans sa direction.

Dans un instant, tout serait fini.

Il la frapperait, et elle serait effacée.

Inutile, d'un bout à l'autre de sa vie.

Elle ferma les yeux.

Mais le coup ne vint pas.

Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

Cinq secondes.

Elles rouvrit les yeux.

Face à elle, le soldat était dans la même position, son bras droit bandé, prêt à frapper.

Cependant, quelque chose avait changé.

Derrière lui, une autre ombre se mélangeait à la sienne.

Un bruit de métal qui glisse sur du métal parvint aux oreilles d'Odia, et de derrière celui qui avait décimé sa famille, un homme vêtu de noir, une capuche de la même teinte sombre débordant depuis son crâne jusqu'à ses sourcils, apparut, un dague à double lames couverte de sang dans sa main droite. Il contourna la forme immense de l'envahisseur, vint se placer devant Odia et prit Ari dans ses bras avant de baisser son regard sur la petite servante, un regard d'un bleu si clair qu'il semblait issu des neiges les plus pures.

«Allons dans l'abri, petite. Ari a besoin de soins.»

Netzâ Lark Orin Taassant venait d'arriver.

Abasourdie par le revirement de situation, Odia demeura tout d'abord interdite, incapable de parvenir à accepter ce qui venait de se produire. Cette créature toute puissante qui avait balayé Ari avait été non seulement impuissance, mais même sans doute totalement ignorante de ce qui lui était arrivée, une seconde avant de mourir. Qui était cet homme? D'où venait-il? Comment avait-il fait pour se débarrasser ainsi de ce soldat qui, à peine une minute plus tôt, semblait avoir le pouvoir de réduire le royaume entier en cendres?

Puis, en un instant, le reste du monde lui revint, et elle se jeta sur Olida Ter, encore inconsciente. Elle n'osa la toucher, de peur d'amplifier les blessures qu'elle avait reçues de la part du monstre à présent terrassée. Elle releva la tête et cria en direction de l'homme qui l'avait sauvé.

«Pitié, je vous en supplie, aidez ma jeune maîtresse! Aidez Olida Ter! Pitié!»

Netzâ s'immobilisa et tourna son regard vers Odia et Olida Ter, puis il ferma les yeux et lui dit tout en regardant devant lui:

«Je suis désolée mais je ne peux pas.

- Si vous ne pouvez pas l'aider, portez-la au moins jusqu'à l'abri! Je ne peux pas le faire...» continua-t-elle tout en se mettant à sangloter. «Je ne suis pas assez forte pour la porter

toute seule.

- Ça ne servirait à rien» reprit-il sur un ton plus lourd, comme chargé de regrets.

«On ne peut plus rien faire pour elle.

- Non! Vous mentez! Vous mentez!» répéta-t-elle, les poings serrés posés sur ses genoux. «Si Ari était consciente, elle l'aiderait, j'en suis sûre!»

Netzâ s'immobilisa puis, sans même regarder Odia, lui répondit: «mais Ari est inconsciente, et ses blessures sont graves. On ne peut pas sauver ton amie, mais Ari peut l'être... peut-être... Voudrais-tu que je sacrifie Ari pour cette jeune femme que tu es la seule à connaître?»

Odia tomba sur le sol, incapable de répondre à la question qui venait de lui être posée.. Elle se sentait si impuissante, si démunie. Les gens continuaient de mourir autour d'elle et elle ne pouvait rien faire. Elle ne pouvait qu'être sauvée. Rien d'autre. Elle n'était qu'un poids.

Soudain, aussi légère qu'une feuille, Odia sentit une pression contre son genou. Perdu dans les vagues que causaient ses larmes, Olida Ter avait bougé, la regardait.

«Olida Ter! Tu es vivante! Je suis tellement heureuse!» cria-t-elle tout en plongeant son visage dans ses mains.

«Odia, ma belle petite Odia. Tu vas bien?

- Oui, je vais bien... mais toi... ne t'en fais pas. Je vais te porter. Je vais t'amener jusqu'à l'abri. Tu vas te reposer. Tu vas aller mieux et on va s'enfuir, tu vas...

- Tu es vraiment une petite bécasse parfois, ma belle Odia» chuchota Olida Ter. «C'est trop tard pour moi.

- Arrête!» cria Odia. «Arrête de dire des stupidités! Tu vas aller mieux! J'en suis sûre!

- Odia... je ne sens plus mes jambes.

- Quoi? Mais...

- Ce salopard» dit Olida Ter avant d'être prise d'une quinte de toux qu'elle eut toutes les difficultés du monde à faire cesser. «Il ne lui a fallu qu'un seul coup pour me tuer...

- Ne dis pas ça! Tu es encore en vie! On va...

- On va quoi?! S'enfuir ensemble? Et comment tu vas faire, hein? Tu vas me porter au travers des lignes ennemies sur je ne sais combien de kilomètres? Et dans quel but? Je ne peux plus bouger, Odia. Mes jambes sont tellement lourdes, et pourtant, c'est comme si on me

les avait coupées. Et c'est presque pareil pour ma main droite. Je sens le froid l'envahir; je la sens devenir comme de la pierre.

- Arrête! Arrête! Je t'en supplie arrête!» gémit Odia qui tremblait de tout son corps.

«Ari va...

- Ari nous a dit que ce qui comptait, ce n'était pas que tout le monde puisse s'enfuir, mais qu'au moins un de nous y parvienne. Il n'y a plus que toi, Odia. Tu es la dernière. Tu dois survivre, tu m'entends» lui imposa Olida Ter dont les larmes s'accumulaient entre ses yeux et ses joues. «Tu dois t'enfuir à tout prix. Et pour cela, tu dois me laisser. C'est la seule action logique, la seule possibilité que tu as.

- Pitié! Pitié! Je n'y arriverai toute seule...

- Tu n'as pas le choix, ma belle. Tu dois y arriver. Tu es la dernière des Cin Vaaler. Si tu échoues, alors notre famille tombera dans l'oubli, et si cela arrive, je ne te le pardonnerai jamais, tu m'entends!? Tu dois survivre, pour notre père, pour notre mère, pour cet idiot de Pavel Tel et pour moi. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour moi...

- Olida!»

Elle ne réagit pas. Encore ouverts, seuls ses yeux témoignaient de son ultime requête, d'une promesse dont elle n'avait pu entendre la confirmation. Odia éclata alors en sanglots, son corps dévoré par un supplice qu'elle n'avait jamais pensé possible. Elle pleura encore et encore pendant de longues minutes, serrant son corps pour empêcher sa douleur de le fractionner, recroquevillée, son front enfoui dans le creux du ventre de sa maîtresse, de son amie, de sa soeur, qui ne se soulevait plus, lui qui avait contenu une vie qui avait inspiré la fierté et l'admiration de toutes les personnes qui avaient eu la chance de partager une partie de son existence, puis elle essuya ses joues encore bouffies par les pleurs, se pencha sur le front encore tiède d'Olida et l'embrassa. Elle se redressa ensuite, plus par réflexe que par un effet de sa volonté, et se dirigea d'un pas hagard vers l'abri dans lequel cet homme dont elle ignorait encore le nom avait transporté Ari.

«Grâce au ciel tu es vivante!» lui cria la gouvernante qui s'était ruée vers l'ouverture pour aider Odia à descendre. «Quand nous avons vu revenir Ari entre les mains de ce... monsieur, sans personne qui les accompagnait, nous avons crû le pire! Es-tu blessée? Où sont les autres? Où se trouve ton maître et ses enfants?»

Pour toute réponse, Odia ne laissa passer qu'un mouvement de tête, le menton baissé. Les lèvres tremblantes de compréhension, la gouvernante attira la jeune fille à elle et la

serra contre sa poitrine tout en lui offrant des mots de réconfort qui glissèrent sur Odia comme de l'eau. Elle se sentait anesthésiée, insensible à tout acte de bonté, comme si la joie et la douceur ne pouvaient être que des actes flagrants de tromperie.

Lorsque la gouvernante desserra son emprise sur elle, Odia prononça quelques mots vides de sens, puis s'écarta légèrement et tomba sur le sol. Ses jambes avaient flanchées, privées de toute force. Elle était épuisée, elle s'en rendait bien compte, mais elle ne ressentait ni faim, ni soif. Elle ne ressentait rien du tout.

Laissant son regard divaguer, elle aperçut alors l'homme qui lui avait sauvé la vie. Il s'était installé dans le coin le plus sombre de la salle, dos à tous si ce n'était à Ari qui, étendue devant lui, grimaçait de douleur. Sa tunique était relevée jusqu'au niveau de sa poitrine, découvrant au niveau de son ventre une marque immense et brunâtre auréolée de jaune et de bleu qui semblait pulser d'une vie propre. L'assassin, penché sur l'énorme ecchymose, la sacoche de la Matapi posée juste à côté de son genou droit, appliquait de manière méthodique un onguent en de petits cercles concentriques. À chaque fois que l'homme posait ne serait-ce qu'un doigt sur la peau tuméfiée d'Ari, cette dernière s'agitait, relevait les genoux et agitait sa tête comme si elle était en train de subir la plus atroce des tortures. Sans savoir pourquoi, Odia se mit à quatre pattes et s'approcha de ce couple étrange, et s'immobilisa, les genoux sur le sol et les mains sur les cuisses, à la gauche de l'homme. Elle sentait qu'elle voulait faire quelque chose pour apaiser la douleur de la Matapi, tout comme elle l'avait fait pour son maître et ses enfants, mais elle sentait que, quoi qu'elle fasse, cela ne servirait à rien.

«Maître?»

L'homme ne réagit pas. Il continua de prodiguer les soins comme si Odia n'existait pas.

«Maître? Est-ce que je peux vous aider?»

Toujours aucune réaction.

De derrière elle, Odia entendit la voix du vieil homme qui grinçait à son oreille: «Ça ne sert à rien. On ne parle pas à un assassin, et un assassin ne parle à personne.»

Sans prêter attention à ce qui venait de lui être dit, Odia réitéra. Le vieil homme posa une main sur son épaule et tenta de l'attirer en arrière, mais Odia chassa la main d'un coup sec. En réponse à sa réaction, elle entendit le vieil homme grommeler et s'éloigner.

«Maître, s'il vous plaît, laissez-moi vous aider...»

- Tu ne peux pas m'aider.

- Peut-être avez vous faim, ou soif? Nous avons de l'eau et quelques restes de nourriture. Ce n'est pas grand chose, mais si vous les voulez, c'est à vous.

- Pourquoi me donnerais-tu à manger et à boire» lui dit Netzâ sur un ton aride, tranchant. «Parce que je t'ai sauvée? Je ne t'ai pas sauvée. J'ai tué l'adversaire d'Ari.»

Après un instant d'hésitation emprunt de crainte, Odia lui répondit: «vous connaissez Ari, n'est-ce pas?

- Qu'est-ce qui te fait dire que je la connais?

- Vous savez comment elle s'appelle...

- Je t'ai entendu dire son nom tout à l'heure.

- Mais quand vous le dites, il y a quelque chose de différent dans votre voix. Elle est moins froide...»

La main de l'assassin cessa de bouger pendant un fragment de seconde.

«Tu es la petite futée du groupe, c'est ça?

- Je suis juste une servante, maître... c'était ma jeune maîtresse, Olida Ter, qui était intelligente. C'est elle qui est morte là-haut. Celle que vous n'avez pas voulu aider...» finit-elle tout en reniflant pour empêcher une nouvelle larme de tomber, ses mains crispées sur sa robe à moitié déchirée, couverte de poussière et de sang.

«Je m'appelle Netzâ» lui dit l'assassin après quelques secondes. «Netzâ Lark Orin Taasant, et comme ce vieux croûton te l'a dit tout à l'heure, je suis un assassin. Tu n'as jamais entendu les histoires qui circulent sur les assassins, petite?»

Odia secoua doucement la tête. Elle connaissait le mot, mais jamais rien ne l'avait suivi, comme s'il se suffisait à lui-même.

«Je fais partie d'un ordre honnis. Ma fonction est de tuer, et rien d'autre.

- Pourquoi vous prenez soin d'Ari, alors?

- C'est un peu... spécial. Nos routes se sont croisées, il y a plusieurs années de cela. Ari a le don d'aider tout le monde, même ceux qui ne le méritent pas. C'est comme ça qu'elle est.

- Vous voyagez ensemble?

- Ne dis pas de bêtises!» lança Netzâ sur un ton vif et cassant. «Tu ne sais vraiment rien sur ma caste, toi. Les assassins sont des solitaires. Il n'y a aucune exception à cette règle. J'avais mes affaires ici, à Ibael-Bourg, et elle aussi. C'est une coïncidence. Rien de plus.

- Comment vous avez fait pour la retrouver?

- Tu n'écoutes donc rien? Je ne la cherchais pas. Je cherchais un moyen de m'enfuir. J'ai entendu des bruits de combat et je me suis approché. Quand j'ai vu qu'il s'agissait d'Ari, je suis intervenu. C'est tout.

- Est-ce que...

- Finies les questions! Je dois soigner Ari. Si tu veux m'aider, va faire le guet. Sans porte, vous êtes tous vulnérables. Si un ou plusieurs soldats s'approchent, siffle. Tu as compris?»

Odia acquiesça, se releva, épousseta sa robe et se dirigea vers l'ouverture. À la limite de la lumière que les flammes du dehors projetaient à l'intérieur de l'abri, la gouvernante et le vieil homme étaient assis. Ils mastiquaient quelques morceaux de pain et quelques fruits secs sans conviction. Lorsqu'Odia parvint à leur niveau, la femme lui tendit une tranche de pain à la mie grisâtre et quelques grains de raisin. La petite servante ne ressentait aucune faim, mais elle savait, à l'intensité du regard de la femme, qu'elle ne pourrait pas les refuser. Elle prit une bouchée du pain puis, aidé par le vieil homme, elle grimpa sur l'amas de planches à l'équilibre fragile et jeta un oeil au dehors tout en mangeant à petites bouchées son maigre repas.

Malgré les différents incendies qui déchiraient Ibael-Bourg et qui donnaient à son ciel une teinte de cuivre obsédante, rendant toute observation de l'avancée de la nuit obsolète, Odia savait que le jour ne viendrait pas avant encore quelques heures, et qu'advierait-il alors. Cette seule pensée suffit à faire trembler son coeur au point de lui donner la nausée et de regarder d'un oeil inquiet le reste de raisin qu'elle tenait dans sa main. Si Ari avait raison, alors l'aurore serait le signe de leur fin prochaine. Les envahisseurs deviendraient une muraille indépassable, et chacun des individus encore présent dans la cité subirait le même sort que ceux de Donear: ils seraient tués, ne laissant derrière eux qu'une étendue vide de vie, un désert, et rien d'autre.

Elle ne serait pas simplement morte. Elle cesserait d'exister. Personne ne saurait plus jamais qu'elle avait existé, que pendant une période de temps, si brève soit-elle, une jeune femme du nom d'Odia avait été.

Et tandis qu'elle pensait cela, ce vide qu'elle entrevoyait devant elle s'étendit tout autour d'elle et s'immisça en elle pour l'aspirer tout entière. Elle sentit la chaleur s'effacer de ses doigts et sa respiration devenir illusoire. Ses pensées disparurent. Elle tombait, chutait, s'effondrait. Elle eut l'impression qu'elle était en train de mourir, qu'elle faisait l'expérience de la dislocation de son corps qui l'attendait avec l'arrivée de l'aurore, et elle eut peur, peur de ce

jour qui allait venir tandis qu'elle allait s'éteindre et qui continuerait d'être même après qu'elle ne serait plus, peur de cet infini qui n'aurait de cesse de grandir alors qu'elle... alors qu'elle...

Elle était bloquée. Incapable de continuer. C'était comme si aucun mot, aucun son, aucune idée ne pouvait permettre d'ajouter la moindre parcelle d'après, comme si l'effort qui lui aurait été nécessaire pour finir cette pensée était plus grand que toutes les forces de l'univers. Elle se sentit inutile, insignifiante, comme si tout son être n'avait été qu'une vacuité qui n'attendait que le premier rayon de soleil pour reprendre sa place légitime et éteindre, comme une flamme qui se meurt, tout espoir que quoi que ce soit continue d'être.

Sans savoir pourquoi, Odia tourna la tête et posa un instant son regard sur ces personnes qui se trouvaient autour d'elle. Dans le coin de la salle, dans la même position que lorsqu'elle l'avait quitté, Netzâ veillait sur Ari, murmurant des mots que personne à part lui ne pouvait percevoir, aussi immobile et imperturbable que les statues de marbre qui gardaient la porte principale de l'Office de la Guilde des Horlogers. Assis face à la petite table de fortune, la gouvernante répartissait les maigres provisions qui leur restaient encore. Devant des étagères branlantes qui supportaient divers objets à la fonction évidente, le vieil artificier semblait s'être laissé absorber par la contemplation bienheureuse de ces objets qui avaient peuplé son quotidien, il y a longtemps de cela. Personne ne parlait, comme si la parole ne pouvait plus rien leur apporter de plus, comme si l'échange des mots était devenu insignifiant pour eux qui bientôt ne seraient plus.

Odia se rendit alors compte qu'elle ne connaissait ni le nom de l'homme, ni celui de la femme. Elle avait parlé avec eux, les avait écoutés, avait reçu de la nourriture de leurs mains, mais jamais elle n'avait pris le temps de leur poser cette simple question et jamais ils n'avaient pris la peine de les lui donner, comme si cela n'avait plus d'importance, comme si cette information si banale, si évidente, n'avaient plus aucune valeur, pour eux comme pour elle. Pendant un instant, elle s'imagina descendre de son perchoir, s'approcher d'eux, les mains sur les bords de sa robe à présent en lambeaux, s'incliner comme elle l'avait fait de si nombreuses fois et leur poser la question, mais elle ne parvint pas à trouver de raison de le faire. À quoi bon savoir quelque chose de nouveau, conserver un semblant de politesse, ou un intérêt pour quoi que ce soit?

À quoi bon agir, quand il ne reste plus que des minutes devant soi?

La seule chose qu'elle pouvait encore se forcer à faire, c'était d'attendre, debout sur ces planches que les flammes avaient noircies, quelques grains de raisin serrés dans sa main, le

moment où viendraient ceux qui mettraient fin à sa vie. Le reste... Il n'y avait plus de reste.